



La semaine passée, nous avons perdu un arbre. Un grand pin qui avait poussé tordu. Il ombrageait sur la parcelle voisine, semant ses épines sur les voitures garées là. Sacrées voitures. A force de recevoir des plaintes, le propriétaire a dû l'abattre.

Une petite usine mécanique en fin de carrière, au centre ville, entre la rue de l'Avenir et celle de la Savonnerie. A côté, le terrain est vague depuis quelques années, des buts de foot ont été installés, en attendant.

LAFLEUR Je prenais des mesures pour estimer où je collerais mon papier. Un homme arrive lentement, il s'arrête et me demande si je vais repeindre cette façade. En quelque sorte, je dis. Ça m'étonnerait! il répond en riant, ils vont le raser ce bâtiment. Je savais. Nous discutons un peu. Il était peintre, il a travaillé sur les chantiers jusqu'à septante ans. On l'appelle Lafleur, parce que Fleury. Il me raconte comment il collait des papiers peints, qui d'autre faisait ça bien dans la région. Et puis, il aimerait bien savoir ce que je fais là. Je suis peintre aussi, mais sur des feuilles, et je prévois d'en coller une ici. Ah! il rit de nouveau, je vais vous donner une adresse alors. Devant le café qui vient d'ouvrir au rez des nouveaux immeubles, il y a un grand mur vide. Je passe tous les jours voir le chantier là-bas, et l'autre matin il y avait déjà un truc, mais pas un dessin n'est-ce pas, juste... il mime avec son bras, un geste rapide et désordonné. Vous devriez proposer de peindre quelque chose avant qu'il y en ait de nouveaux. Moi je verrais bien, je ne sais pas, un cheval, ça serait beau un cheval, non?

Nous parlons encore un moment. Qu'est-ce qu'ils vont construire ici? des immeubles voyons, qu'est-ce qu'on construit d'autre en ce moment? Nous plaisantons un peu, comme de choses sur lesquelles on n'a pas prise. Moi je n'y habiterais pas, dit-il. Ils font les parois avec des plaques, on entend tout à travers. Quand à soixante ans je posais une tapisserie dans une chambre, je savais qu'il ne faudrait pas la refaire avant ma mort. Maintenant, maintenant...

Bon, il va continuer son chemin. Bonne journée Monsieur Lafleur.

OMBRES Un moment, lors de mes nombreuses hésitations, allers et retours pleins de doutes entre ma première intuition et d'autres envies, un peu inquiet de cette indécision, espérant je ne sais quelle révélation, je me suis assis sur un banc, à l'ombre trouée d'une plante grimpante, j'ai sorti un dessin de mon sac et l'ai déplié devant moi. Je le tenais comme on le fait avec une carte géographique, les bras bien écartés. La lumière qui traversait le feuillage par points, sans cesse mouvante en raison du vent, jouait avec les accumulations de traits et de couleurs. Sous l'ombre, la lumière et le mouvement, le dessin était soit une terre d'herbes, soit un autre feuillage, plus serré, opaque. Il devenait quelque chose.

Les jours suivants, je cherchais le moyen de partager cette expérience. J'imaginai des fils qui descendaient d'un arbre, tenant accrochés des dessins pliés et emballés dans une pochette transparente. Une chaise à l'ombre. J'espérais faire comprendre mon invitation: s'asseoir, saisir une pochette, en sortir le dessin et le déployer sur ses genoux. J'essayais moi-même, cherchais des bancs, des ombres plus ou moins permanentes. Quand je pensais avoir trouvé, je feignais la scène; découvrant le dessin suspendu, je le détachais, m'asseyais, déployais. Rien. Ou si peu. L'expérience était à chaque fois décevante, jamais comparable à cette première que je ne savais reproduire.

J'estimais la quantité de bonne volonté qu'il faudrait attendre de la part de quelqu'un d'autre pour qu'il se trouve dans la même situation que moi. L'expérience était trop fragile, impossible à recréer. Le chemin que je proposais était orienté vers un seul point, qui allait se réduire à être atteint ou pas, et qui ne laissait la place à rien d'autre. Moi-même je ne trouvais plus comment réactiver ce que j'avais éprouvé.

DIMANCHE SOIR J'ai collé mon dessin, difficilement, par petits bouts pour parvenir à tenir le papier mouillé sans qu'il se déchire. Sans être trop regardant sur les raccords: il fallait faire vite et impossible de repositionner. Tout cela était prévisible. Mais le crépi du mur était vraiment plus friable que ce que j'avais imaginé, une sorte de sablé, il adhérerait peu, une sacrée merde. Au fur et à mesure que j'avançais, je me rendais compte que les parties presque sèches ne tenaient que par quelques points, que le reste flottait. Le tout bruissait de plus en plus – le bruit d'un papier qui se décolle. J'ai tout posé puis me suis dépêché de prendre quelques photos avant la nuit. J'avais peur que le dessin ne tienne pas jusqu'au lendemain, mais ça ne servait à rien de rester à côté; j'allais revenir le matin, quand tout aurait séché.

J'ai noté à côté «intervention éphémère», parce que c'est le cas mais aussi comme une sorte d'excuse à l'avance pour ce qui arriverait. Je me détachais un peu de savoir s'il tiendrait jusqu'au vernissage de jeudi. Je souhaitais seulement qu'il soit visible un instant, pour les habitants du quartier, les passants, les promeneurs de chien qui m'ont vu en train de le coller, ceux qui m'observaient depuis leur balcon. J'aimerais qu'ils aient quelque chose à découvrir lundi matin.

Très affairé, j'étais peu disponible pour répondre à des questions. Ça devait se voir, il n'y en a pas eu. A part un homme, qui m'en a posé à l'aller. Et au retour, son cabas de courses du soir à la main, il m'a regardé faire un moment, puis m'a invité à une séance de cinéma qu'il organisait dans la cour intérieure, deux maisons plus loin. (Je l'avais vue cette cour, elle faisait envie, avec des arbres, des tables et des chaises, un rectangle blanc peint sur une façade.) Mais au moment de quitter mon dessin tout bruissant, épuisé, rempli d'incertitudes et couvert de colle d'amidon, je suis rentré chez moi.

FIN Il ne pleuvait plus depuis trois semaines au moins. J'avais collé mon dessin contre un mur et il était encore là. Puis, cette nuit, un très gros orage d'été, avec beaucoup de pluie et de vent. Le dessin a vécu, des bouts pendent, d'autres ont été arrachés; avec eux l'illusion de la permanence. Je trouve rassurant que les choses changent avec la pluie.

Baptiste Oberson  
Fragments d'une intervention en extérieur  
proposée par T I L T à Renens

TSAR 13  
ISBN 978-2-9700842-5-9  
Vevey, juin 2016